



Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

DU CHEVAL qui n'a pas soif à l'EDUCATEUR qui refuse de boire

Pour des raisons multiples, indépendantes de ma bonne volonté, je n'assiste jamais à nos Congrès de l'Ecole Moderne. Que je puisse le regretter, c'est un fait tout personnel. Que ma présence y soit, dans les détails, quelquefois utile, c'est l'avis de ceux qui, par leurs actes et leurs pensées, préparent avec nous la réussite de ces enthousiasmantes manifestations. Il y eut, cette année, quelques ombres au tableau, si bien que tout compte fait, je pense qu'il est de mon devoir de venir prendre ma place au banc des accusés (puisque accusés il y a), la main dans la main de ceux qui sont « mes enfants », car je ne puis me pencher sur les problèmes des êtres jeunes sans leur faire place dans mon amitié, sans me réjouir de leurs joies, sans souffrir de leurs souffrances.

Aussi bien, je veux dire de suite que de cette souffrance, je ne ferai pas un argument, bien qu'il me serait facile de démontrer qu'elle ne me vient qu'en partage de mon admiration, sans cesse rallumée, à mesure que glissent les ans, pour les dons innombrables de la magnifique jeunesse : elle n'est qu'un instant fulgurant dans la vie ; c'est un crime de ne point faciliter son éclosion, c'est une grande faiblesse de récuser ses richesses.

C'est uniquement de nos deux films que je veux parler et non point de cet aspect regrettable de discussion, qui n'est qu'une forme sans courage du dénigrement personnel, où si inouï que cela soit, on est quelquefois obligé de prendre la sottise en considération.

— Les cheveux de Bertrand sont blonds, donc, les films C.E.L. sont mauvais.

On subit comme une sorte d'humiliation à relever de tels syllogismes inhabituels à nos échanges d'idées de si haute tenue intellectuelle et morale. Nous dirons tout de suite qu'il n'y a pas place chez nous pour les ragots de concierge ou la distillation à jet continu du venin de la mesquine jalousie. Je suis cependant obligée de dire que si les films ne plaisent pas aux amateurs, c'est peut-être bien surtout parce qu'Elise Freinet a, elle, les cheveux blancs (et comme chacun sait, ce n'est pas une garantie !) puisqu'elle a, et dans une équipe comme celle du cinéma, une part prépondérante. Rien n'a été pensé, rien n'a été réalisé sans l'acquiescement de Freinet et de moi-même et, loin d'être une improvisation, les films qui vous ont été présentés sont déjà un début d'expérience qui a mobilisé les bonnes volontés et, disons-le, le talent et ils ont par ailleurs subi l'épreuve de trois publics, à Vence, à Grenoble et à Paris.

Que l'on discute honnêtement sur nos premiers films, quoi de plus naturel ? quoi de plus salubre ?

Freinet avait prévu une séance spécialement consacrée à une critique honnête qui parallèlement du positif au négatif aurait fait surgir un bilan loyal des premiers travaux d'une équipe. Reconnaissons tout de suite que la salle improvisée, le mauvais projecteur ont handicapé sérieusement la présentation des films. C'est d'autant plus regrettable que pour « Le Cheval », la parole, qui fut à La Rochelle incompréhensible, joue un rôle décisif d'unité et d'atmosphère philosophique et humaine. Un handicap affaiblit certes une œuvre, il ne peut la ruiner qu'avec le concours de l'ignorance totale du public en matière de technique du cinéma et aussi hélas ! avec l'appui sans réserve de quelques malveillances pour qui la censure-assommoir remplace la dialectique constructive. Ce sont ces deux facteurs

conjugués qui ont donné aux dénigrements mesquins le pas sur la critique loyale et c'est cette critique louable, intelligente, que nous avons le devoir de remettre en chantier.

Nos films suscitent des discussions. Tant mieux. Il en est ainsi des valeurs nouvelles qui, à un moment donné, font brusquement pencher la balance vers une forme de vie inédite, renversent les données et orientent l'invention vers des terres inexplorées. On s'est battu aux premières représentations des opéras de Wagner. On s'est battu au baisser de rideau d'« Hernani ». On s'est battu dans les expositions de nos grands hommes. On aurait pu se battre aussi au vernissage de Fougeron. Faire émerger des sommets brûlants de la lande desséchée des conformismes est une œuvre de vaillance et de richesse intérieure. Nous pensons, sans outrecuidance, que notre Ecole Moderne est capable de ce tour de force et pour engager le combat dans le vif de la bonne veine encore mêlée à la gangue, nous sonnons le ralliement des meilleures volontés, des plus lucides intelligences, des véritables amitiés. Dans le coude-à-coude, avec ce sens de la camaraderie, nous avons réalisé des prodiges dans les contingences sociales si tragiquement limitatives. Mais le coude-à-coude n'est pas toute la création. Il ne vient que pour épauler l'initiative personnelle que chacun a mûrie dans le secret de sa solitude intérieure. On ne commence à appartenir aux hommes qu'à l'instant où par le langage, et par l'action, on prend assise sur eux, sur leur pensée, sur leurs actes, et c'est toujours avec une sorte de pudeur qu'on arrache de soi la meilleure part pour l'offrir au verdict d'un public. Notre public au demeurant a toujours été jusqu'ici compréhensif et amical. Il avait à cœur d'ordinaire de faire confiance d'abord pour essayer de mieux comprendre et pour aider ensuite à parachever l'œuvre personnelle devenue, dans la franchise des critiques, l'œuvre commune. De l'extérieur, des habitudes inattendues sont venues : la critique formelle et dogmatique, le ton du pédant, l'emphase du doctrinaire ont fait quelquefois illusion aux imprudents qui n'avaient pas encore compris que le verbe n'était prompt que si d'abord l'action avait été féconde. Et sur les ailes de la facilité, ceux qui faisaient le moins prenaient au sérieux leur rôle de demandeurs de comptes. Pour un peu, tout créateur désormais deviendrait sujet à caution, bienheureux encore si sa garde-robe n'était pas inventoriée par surcroît.

Nous demandons plus de grandeur et plus de virilité. Nous connaissons assez nos éducateurs C.E.L. pour affirmer d'avance qu'ils sont à la hauteur de toutes les situations

que la vie leur impose et avec eux, nous voulons reprendre ces problèmes délicats de la création artistique et poétique dont le cinéma est un aspect brûlant parce qu'il touche en même temps au côté économique qui est notre grand souci à tous.

Je me suis mise au banc des accusés ; j'apporterai donc la défense de celui qui ose créer malgré l'incompréhension, malgré la déception, malgré les capitulations sans nombre de la pauvreté. Mais aussi, j'affirmerai les droits de l'œuvre vive quand elle s'inscrit dans la vaste humanité du cœur et des idées et aussi dans la haute lignée d'une culture française qu'il faudrait bien cependant ne pas se faire un mérite d'ignorer.

(A suivre.)

E. FREINET.